

Le coiffeur du Pont s'appelle Ruffieux

C'est à peu de chose près le seul que j'eus de toute ma vie. Je lui dois donc l'essentiel de mes sensations de ... quand tu passes chez le figaro !

N'est-il pas autorisé de se souvenir ?

Le Pont, où tu vas au coiffeur toutes les six semaines au moins. Te faire rafraîchir derrière les oreilles, là où tu peux estimer maintenant que tu es un peu sec. Nos parents nous y poussent dès qu'un poil de trop sur le front ou sur nos feuilles de choux fait mauvaise impression. Pas question de nous laisser pousser les tifs. Il faut faire les foins de manière régulière, bien rasé derrière la nuque, bref, en état. Surtout ne pas créer du scandale par une tenue par trop négligée. La morale l'oblige. Plus tard notre père nous conseillera d'y aller pour éviter la perspective de trop ressembler aux Beatles, ce groupe rock, le seul par ailleurs, dont il avait réussi à intégrer le nom. C'est dire l'importance des quatre garçons dans le vent !

Le coiffeur, ce fut toujours cet inamovible Ruffieux. Ruffieux, petit bonhomme un peu guindé, sympathique en somme et qui ne craignait pas une conversation avec les enfants. Nous étions plusieurs en même temps le mercredi après-midi dans son petit cabinet, l'un sur la chaise, le futur tondu, et les autres assis sur les chaises placées contre le mur en entrant. Nous lisions. Des readers'Digest dont les textes étaient illustrés de dessins aux couleurs délavées. Lassés d'une lecture dont personnellement je ne me souviens pas du moindre mot, nous regardions le copain sur sa chaise dont les cheveux étaient tombés tout autour sur le sol, ses habits préservés par la grande cape blanche que Ruffieux nous mettait autour du cou.

Et c'était ton tour. Tu grimpais sur la chaise. Il te mettait ta pèlerine, et hardi petit, il te tondait aux ciseaux, puis bientôt au rasoir, pour te dégager la nuque, Il avait le geste sûr, rapide, l'affaire était faite en un rien de temps. L'opération n'était pas désagréable, somme toute. Ces chatouillis dans le cou pouvaient même avoir quelque chose de voluptueux. Et puis venait alors la grande finale, où il t'aspergeait sa brillantine sur la tête. Et c'est là que l'on aurait pu dire comme le fit au pasteur en retard de baptême - cela se passe en des temps où nos habitants ne parlaient encore que le patois - :

- Tu me moilles !

Le liquide, provenait d'une bouteille en verre torsadé. Il était d'un vert clair, tandis que d'autres, dans le même type de contenant, pouvaient être de couleurs différentes. Il avait donc le choix parmi toute cette production. Pour nous autres, il m'apparaît qu'il ait pris toujours le même produit. Celui-ci sentait de manière agréable sur le moment, mais très vite, il passait à une odeur indéfinissable qui nécessitait alors de se laver les cheveux. Et puis ça collait !

La tonte était d'un prix correct, bien que je n'aie pas le souvenir exact du montant. Ce devait être deux ou trois francs. Plus, c'aurait été insupportable pour mes parents.

Et tandis qu'il nous tondait, on pouvait se voir dans le miroir, s'admirer si l'on se trouvait beau, se dénigrer la moindre si au contraire l'on se sentait affligé de trop gros défauts. Pour mézigues, je trouvais que j'avais les oreilles de beaucoup trop grandes et trop décollées, état qui se voyait beaucoup mieux quand je sortais du coiffeur. De véritables feuilles de choux, l'été carbonisées par tous les soleils de chacune de ces journées que nous avons passées sur les champs de notre village à faire les foins.

Je ne me trouvais donc pas excessivement beau, et même pas du tout, et je me demandais parfois comment avec une tête pareille je pourrais un jour plaire aux filles. Il fallait tout de même bien vivre avec la figure que la nature nous avait donnée.

On accordait aussi nos regards au travail du figaro, Ruffieux en l'occurrence, qui se complaisait volontiers dans ces petits faits de village que nous pouvions lui rapporter en quelques mots. Et tout ce petit monde qui viendra après nous, attend, sans véritable impatience, sans souffrance aussi. On rentre. On s'assied. On attend son tour et enfin l'on on passe chacun à la moulinette.

Tout cela pendant que des dames, bien précieuses étaient-elles, et surtout excessivement bavardes, se voyaient traitées dans le cabinet d'à côté qui était celui de l'Irma, la femme de Ruffieux, la fille à Yen-Yen du bout du village. Mais cela, le savions-nous déjà ? L'Irma, personne toujours soignée, avec beaucoup de cheveux, profession oblige, fardée, assez forte, à se donner une certaine classe. C'étaient là-bas des séances d'une durée de beaucoup plus longue. Et l'on entendait papoter tandis que tout à coup ici, parce que Ruffieux ne trouvait plus de questions à nous poser, nous avons retrouvé une certaine forme de silence.

Sorti, fouette cocher, soit nous rentrions directement au village en vélo, soit nous faisons un petit crochet par le kiosque pour nous réapprovisionner !



La maison quelque dix ou vingt ans avant qu'on ne la connaisse.



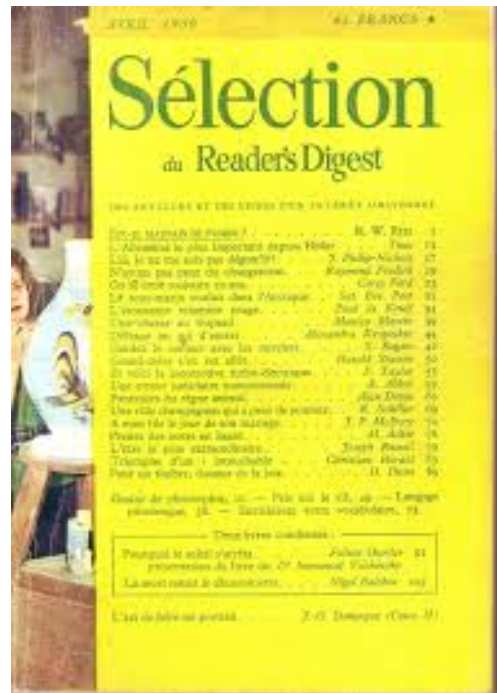
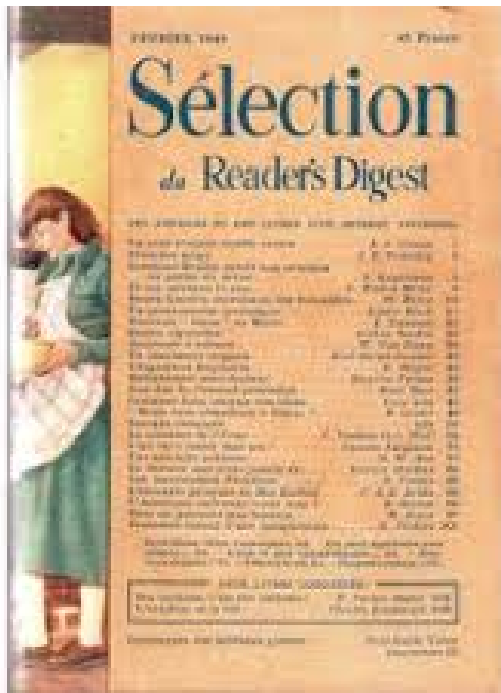
Idem.



Ce serait exactement pareil, sauf qu'on ne lisait pas sur la chaise du coiffeur, seulement sur celles alignées contre le mur, et que pour ce qui est des Artima, Hardy fait partie de la collection, on irait les chercher tout à l'heure au kiosque voisin. La belle époque, mes amis !



L'original d'avril 1956.



Nos lectures préliminaires !



Fernand Ruffieux, né le 8 juin 1918.



Irma Ruffieux, née le 24 juin 1919, fille de Yen-Yen des Charbonnières (1889-1964), soit Lucien Rochat-Jaussi, de la grande famille des Pêcheurs.



Chez Ruffieux, quartier de la Truite. A l'arrière, l'ancienne gendarmerie. Photo du 11 janvier 2021.

